



ABONNEMENTS
 Un an, \$2.00 - - Six mois, \$1.00
 Trois mois, 50 cents.

5 cents. le numéro.

1^{RE} ANNÉE, No 6.—SAMEDI, 18 DECEMBRE 1897.

H. ROULLAUD et GEO. DE MARTIGNY, Rédacteurs-Propriétaires.

BUREAUX, 1604, RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

PETITES ANNONCES

Pour les annonces ne dépassant pas 50 mots, - - - - - 25 cts.

Pour les annonces et réclames à long terme, on traite à forfait.

L'AMOUR PERPETUEL

Le TRAIT D'UNION se fait un plaisir d'annoncer à ses lecteurs que très incessamment il publiera un petit livre ayant pour but d'instruire les personnes des deux sexes sur les procédés les plus propres à trouver un époux ou une épouse.

Si cet ouvrage se bornait à la livraison de ce secret, il n'aurait rempli qu'une moitié de sa besogne. En effet, se marier n'est presque rien à côté de ce problème beaucoup plus difficile et beaucoup plus important : être heureux en ménage, et cela perpétuellement.

Le TRAIT D'UNION croit avoir trouvé ce double secret, et c'est pour en faire jouir le public qu'il le livrera sous peu à leurs méditations.

FIN D'ANNEE

Comment? déjà? Mais oui!

Les jours passent vite et il semble à ceux qui ont l'obligation d'offrir des cadeaux au nouvel an que ce jour désagréable se produit bien souvent. Peut-être ceux qui les reçoivent diffèrent-ils d'opinion avec les premiers, j'ai de bonnes raisons pour le croire.

C'est le jour béni d'une foule de gens : petits employés, domestiques, faux mendiants, etc. Mais c'est surtout le jour des enfants, et par ce côté seulement il est intéressant.

Dès aujourd'hui l'esprit des grands-parents, des oncles, des mamans est soumis à une sorte de torture morale. Que donnera-t-on à Emile? Le voici grand et il va sur ses quatorze ans. Il est certain que les boîtes à soldats ne sont plus de son âge. On songera pour lui à des présents sérieux et utiles. On lui offrira des livres de luxe enluminés et dorés dessus et dessous, c'est entendu. Mais quels livres? A quels auteurs donnera-t-on la préférence? Voilà qui n'embarrassera pas moins que le choix des étrennes au garçonnet de huit ans, le gentil petit Georges.

Si on écoutait mon avis, on choisirait pour Emile un livre déjà sérieux. Foin des aventures du capitaine Machin et de ses voyages dans la lune ou ailleurs; mais un *Journal des voyages* d'un bon explorateur, bondé de faits vécus, attrayants et instructifs; ou quelque récit rustique qui lui fera aimer le labeur de la terre.

Intéresser l'esprit, l'imagination, à cet âge sensible où déjà s'affirme la volonté, ou plutôt le goût d'une profession, c'est un service à lui rendre. Aujourd'hui les carrières sont embarrassées, il y a pléthore de candidats et le chemin dans la vie métropolitaine devient fort difficile à parcourir. Que ce livre d'étrennes, dont le choix vous semble si embarrassant soit le chemin de Damas de l'enfant et vos vœux seront comblés si, par bonheur, son intelligence éveillée le conduit vers les domaines campagnards de notre beau Canada. Ces domaines, pour la plupart improductifs faute d'hommes capables, sont larges ouverts aux jeunes, aux laborieux, à ceux qui ont la ferme volonté de se faire une place dans le monde. Qu'ils s'établissent sur la terre nourricière, qu'ils délaignent le clinquant de chrysocale de la ville et ils feront fortune honnêtement, par le simple fruit de leur travail: ils feront ainsi honneur au pays et le serviront plus utilement qu'en s'entraînant aux luttes stériles et décevantes des *hustings*. Puisse un tel cadeau de nouvel an ouvrir ces vastes horizons aux jeunes Emile qu'on affectionne assez pour s'occuper de leur avenir.

Quant aux petits Georges, ceux-ci sont faciles à satisfaire. A huit ans, même de nos jours, on ne songe point aux choses sérieuses. Heureusement on n'est pas insensible aux aventures de Gulliver à Lilliput, ni aux contes de Perrault. Oh! cette *Belle au bois dormant*, quels rêves ne forge-t-elle pas aux petites Suzanne pendant que leurs jeunes frères ont des cauchemars en songeant à l'Ogre qui va dévorer Poucet.

Il y a aussi des jouets, des jouets nombreux et coûteux, dont les expositions tentatrices et perverses font trotter les petites imaginations.

Il y en a trop, le choix en est très embarrassant. Quel progrès depuis le primitif jeu de quilles, et Dieu sait, pourtant, si ce dernier a fait des heureux, a causé de légitimes joies aux précédentes générations. C'est bien démodé aujourd'hui, malgré cependant qu'on ne l'ait pu remplacer par les billards à ressort ou les joujoux mécaniques.

Les quilles se présentent aujourd'hui sous d'autres formes. Ce sont des chats, des chiens ou des lapins savants qui font le beau. Quel est l'avantage de cette nouveauté? Il n'y en a pas. Le nouveau jeu coûte deux ou trois dollars; l'autre coûtait quinze ou vingt sous. Il n'y a plus que les enfants des pauvres qui lui fassent honneur, les autres enfants en font fi. C'est maigre comme avantage.

Les plus beaux jouets, à tous les points de vue, sont les jouets français. Ils sont soigneusement faits, un peu plus chers que les autres, c'est vrai, mais ils n'en sont pas moins de beaucoup préférables aux jouets allemands, par exemple, de forme grossière, sinon horrible, et peints à l'aide de couleurs dangereuses.

Ceci dit, passons une rapide revue des principaux jouets offerts à nos chers bambins.

J'ai vu dans des vitrines un jeu de pêche à la ligne. Les poissons sont faits de caoutchouc coloré et ont la bouche terminée par un petit crochet. Le pêcheur—c'est ici l'enfant—jette sa ligne, munie au bout d'un autre crochet. Avec un peu de patience et d'adresse on peut—la chambre transformée, avec l'imagination, en lac—faire une bonne pêche.

Les ménages de poupées atteignent un luxe insolent, et je trouve d'un fort mauvais exemple, pour la petite fille bourgeoise, l'achat de cet attirail inutile qui met au cœur de l'enfant des goûts et des besoins qui ne seront pas toujours en rapport avec sa situation et causeront peut-être, plus tard, des troubles dans sa vie. Il faut parler de \$10 pour avoir une modeste chambre à coucher, sans le linge et les menus objets qu'y rendent nécessaires les divers meubles; c'est quelque peu exagéré, convencez-en.

J'aime mieux la minuscule "crèmerie" avec une quarantaine d'objets qui en forment le ma-

tériel; pour moins d'un dollar l'enfant a de quoi s'amuser longtemps et peut apprendre, tout en jouant, l'utilité des si nombreux ustensiles de ménage que les complications de notre existence actuelle rendent nécessaires. Instruire en amusant, voilà le plus joli problème à résoudre pour les fabricants de jouets. Tel est le cas des "fermes" qui donnent aux enfants un aperçu agricole tout à fait utile et divertissant à la fois. Tel est le cas aussi de "l'épicerie-comestible", du "trousseau de blanchisseuse", de la "laiterie-baraterie", de la "bergerie". Voilà de bons et d'intéressants jouets.

Le "jardin d'acclimatation" et les "arche de Noé" ne sont pas non plus pour me déplaire. Les petits garçons se réjouiront avec tous les jeux qui leur inculquent des notions scientifiques tout à fait "fin de siècle", par exemple: le "chemin de fer à catastrophe"; la "potence" avec sujet, qui leur inculqueront des idées viriles, des raidissements d'âme dont on a tant besoin de nos jours. Le jeu du "pigeon-voyageur", bien fait pour leur donner les premières notions géographiques, et les "jeux de mots historiques et littéraires". De plus, je ne vois pas d'inconvénient—il n'y a rien d'irrévérencieux—à ce que les enfants jouent aux "prédications de l'ange Gabriel", à l'aide de l'intermédiaire des signes du zodiaque.

La "construction", les "jeux de cube" qui donnent le goût du dessin, sont utiles. J'aime mieux voir ainsi l'enfant se distraire que de l'entendre taper sur un tambour ou songer à patiner avec des roulettes dans le salon. Je n'aime pas non plus à le voir jouer au soldat. Ce jeu de militaire, dans le tout jeune âge, ne met pas de bonté au cœur des petits et il n'est pas indispensable d'être méchant pour faire un homme.

HENRI ROULLAUD.

JUIF D'ABORD

Le TRAIT D'UNION n'est pas un journal politique. Dans son programme, il a eu soin d'éliminer cet élément discordant des choses dont il se proposait de s'occuper.

Il doit avant tout plaire aux femmes, ménagères ou futures ménagères, qui lui font l'honneur de le lire. Et cependant, le sort de ces chères créatures dépendant le plus souvent des caprices ou des passions politiques des hommes, il ne peut lui être interdit, d'une façon absolue, de se mêler un peu en amateur des choses abstraites de la politique.

En ce moment, nos journaux, nos grrrrands journaux, sont remplis d'un scandale, suivant le terme courant, scandale que nous nous bornerons à appeler: "une lessive familiale fâcheuse".

Que chacun et que chacune, selon l'intérêt immédiat qu'ils en auront, s'occupe de cette affaire, cela nous est indifférent. Du moment qu'un incident de cette nature est livré aux méditations d'un peuple, c'est à ce peuple qu'il appartient de se prononcer. Nous n'avons rien à y voir, sinon à crier aux femmes: "Ouvrez l'œil, mesdames, les affaires publiques auxquelles vous n'avez aucun droit de participation, peuvent jouer un mauvais tour à votre budget domestique. Prenez donc garde et

usez de votre suprématie, de votre juste influence sur vos maris et sur vos pères, même sur vos frères, pour éviter tout choc violent, toute caseure dont vous auriez à supporter les frais."

Les journaux quotidiens, qui font ordinairement de la politique de passions, vous renseignent fort mal.

Je n'en veux citer qu'un exemple: la *Presse*.

La *Presse* dont la circulation et l'incontestable importance ont pour effet de nous faire croire trop souvent que tout ce qu'elle dit est arrivé, la *Presse*, dans deux circonstances dont nous allons parler immédiatement, se déjuge et montre une partialité vraiment trop marquée:

Dans la mêlée intestine suscitée par la déclaration de l'honorable François Langelier, la *Presse* fait preuve d'un scrupule excessif en allant consulter, à côté d'hommes aussi éminents que l'honorable Geoffrion et M^{re} Calixte Leboeuf, une personnalité aussi douteuse, aussi nulle, aussi suspecte que M. Aristide Filiatreault, éditeur du *Réveil*. Ce simple fait, qui tend à vouloir prouver une excessive impartialité, ne nous prouve que l'incohérence d'un organe qui ne manque cependant jamais d'affirmer son indépendance, sa bonne foi, sa clairvoyance en même temps que la sûreté de ses informations. Il nous serait fort indifférent de voir le contempteur du régime actuel mettre son grain de sel dans tous les concours politiques, si la haute direction de la *Presse* s'attachait en toute circonstance à fouiller avec le même soin tous les événements qui sollicitent l'attention du public ou éveillent sa curiosité.

Ainsi, dans l'affaire Dreyfus, qui est aujourd'hui d'un intérêt universel tant au point de vue judiciaire qu'au point de vue social, on peut être sûr de ne trouver dans la *Presse* que des bribes d'informations, et des bribes tronquées, mutilées selon la savante méthode des juifs. Le sécateur baptismal du rédacteur (?) en chef du premier journal canadien-français, sert aujourd'hui à couper effrontément tout ce qui, dans les informations relatives à cette affaire, peut prouver la canaillerie de la juiverie cosmopolite et établir la haine de cette sale secte envers tout ce qui n'est pas circoncis.

Les articles indignés des vrais patriotes de la vieille France sont mis sous le boisseau, et le Juif épais qui joue le rôle de boulet à la *Presse* se garde bien de laisser passer le moindre mot de nature à montrer le rôle hideux et scandaleux des juifs dans cette ignoble aventure.

Et les honnêtes gens se demandent, bêtés qu'ils sont, comment il se fait qu'un journal comme la *Presse*, un journal qui n'hésite pas à faire des sacrifices considérables pour assurer aux petits pauvres une heure de jouissance par année en leur donnant des joujoux le jour de l'an, pousse la charité chrétienne jusqu'à oublier que le Juif est irréconciliable et qu'il ne se fera jamais plus humble qu'au moment de déchirer sa proie.

C'est l'affaire de la *Presse*, dira-t-on. Soit, c'est beaucoup son affaire, mais c'est aussi l'affaire du public. Qu'il y ait à la tête de ce journal populaire un juif ou un mahométan, il nous importe peu; mais à la condition toutefois que ce bonhomme omnipotent ne cherche pas à manœuvrer de façon à nous faire

voir les Juifs sous les espèces ou apparences de petits saints Jean qu'ils ne sont pas.

Il y a, à ce sujet, de sourdes plaintes, et il ne faudrait pas beaucoup de pareils défis pour créer sur les rives du Saint-Laurent un mouvement anti-sémite. Ça qui, après tout, ne ferait de mal à personne, moins encore à la *Presse* qu'à qui que ce soit.

H. R.

Vienne l'ennemi

L'ennemi, c'est la toux, le rhume, la grippe, que le **Baume Rhumal** guérit sans faute.

1

Explication des Songes

Dès l'apparition du TRAIT D'UNION on nous avait demandé de réserver aux dames une colonne de consultation sur... devinez sur quoi? Sur l'interprétation des songes!

A ce moment, nous avons humblement confessé notre ignorance en pareille matière et manifesté notre regret de ne pouvoir nous montrer galants. Ce regret était d'autant plus grand que la même demande nous fut adressée plusieurs fois. Or, dernièrement, nous reçûmes la visite d'un personnage qui nous apprit, au cours de la conversation, qu'il était doué d'une grande habileté dans l'explication des songes. Nous ne fûmes pas longs à nous entendre, et, après avoir expérimenté son réel talent, nous nous sommes attaché ce devin, qui n'est ni vieux, ni laid, ni coiffé d'un chapeau pointu.

Donc, à dater de ce jour, nous réserverons une colonne spéciale pour toutes nos abonnées qui nous poseront des questions relatives aux songes et nous y répondrons, gratuitement et aussi rapidement que la chose nous sera possible.

Nous n'ignorons pas qu'une certaine partie du public va rire et hausser les épaules de pitié à la lecture de notre proposition. A ces sceptiques implacables, nous répondrons que nous ne prétendons nullement faire acte de sorcellerie et que nos prédictions ne seront guère autre chose qu'une innocente et intéressante récréation. Et si le rire continuait, nous ajouterions que les songes sont constitués par certains actes intellectuels, certains mouvements automatiques qui se reproduisent pendant le sommeil et qui se lient ordinairement aux impressions et aux habitudes de l'état de veille. On peut donc, dans bien des cas, regarder les rêves comme indiquant les états du corps et de l'âme, surtout quand ils n'ont rien de commun avec les occupations du jour.

Ceci admis, on comprend qu'un homme habile puisse assez facilement donner une explication plausible à des songes qui lui sont exposés avec un certain luxe de détails. Du reste, tant pis pour les incrédules.

Quant aux autres, ou simplement aux esprits aimables qu'un agréable passe-temps ne terrifie point, ils pourront s'adresser au TRAIT D'UNION pour faire interpréter leurs songes. La seule condition à remplir c'est d'écrire lisiblement les phrases complètes du songe sur lequel on veut consulter et de n'écrire pas moins d'une page, autant que possible. Nous répondrons dans une colonne spéciale aux noms, pseudonymes ou numéros que l'on nous indiquera.

Voici l'une des expériences que nous avons faites avec notre devin. Nous avons demandé à un de nos amis de nous écrire les détails d'un songe qu'il aurait eu depuis moins de vingt-un jours, et voici ce qu'il nous a écrit :

« J'ai rêvé, dans la nuit de jeudi dernier, que je glissais sur une pelure d'orange, alors que je tenais mon couteau à la main pour vider le fourneau de ma pipe. J'ai pu me retenir et ne pas tomber, mais je me suis coupé un doigt, je ne sais pas lequel.

« J'ajoute, pour vous éclairer, que dans la réalité, je n'ai jamais porté de couteau sur moi et que je n'ai jamais fumé la pipe. »

Suivaient quelques lignes aimables à notre adresse, qu'il n'est pas utile de reproduire.

A l'aide de ces indications et de ce document, notre devin a rendu l'arrêt suivant :

« — Si vous êtes marié, vous aurez prochainement des chagrins domestiques. Si vous êtes célibataire, votre rêve signifie évidemment que vous êtes en proie à des chagrins habituels. »

Or, le consultant, que nous connaissons fort bien, est marié. Il a un fils qui fait son désespoir, et sa femme, subjuguée par cet enfant dénaturé, menace de poursuivre son mari en séparation !

De l'aveu de notre devin, tous les songes ne peuvent pas être interprétés avec une telle exactitude. La plupart même ne fournissent d'indications que sur des objets très vagues. Il ne faudrait donc pas exiger de nous la révélation du passé et de l'avenir, cela n'est pas en notre pouvoir et nous ne nous proposons nullement la chose. Que nos aimables lectrices en fassent une récréation, c'est tout ce qu'on doit désirer de part et d'autre. Maintenant, si parfois une consultation très sérieuse peut être donnée, nos lectrices doivent être assurées que notre mystérieux devin ne manquera pas de les satisfaire.

ALAGABICK.

TROIS EPOQUES

L'univers n'est rien que par la vie, et tout ce qui vit se nourrit
La destinée des Nations dépend de la manière dont elles se nourrissent.

BRILLAT-SAVARIN.

L'aurore avec ses doigts roses, sa main froide et humide, ou son poids accablant et lourd, préside au lever du soleil qui lui-même amène, souvent avec beaucoup de peine, celui du moi, dont parle le philosophe.

Il se lève ce moi, un peu alourdi d'abord, mais bientôt il sent renaître en lui la vie redevenue attrayante et belle, par la disparition des soucis qui, la veille, tourmentaient son esprit. Lentement la toilette rappelle au souvenir les droits et les devoirs ; la nature par des appels d'abord doux et timides, puis pressants et insistants, réclame les soins que tous les sens ont tant de plaisir à lui prodiguer.

Par la porte entr'ouverte une suave odeur vient donner un avant-goût délicieux de ce qui attend un homme qui a la conscience tranquille et qui est en paix avec lui-même et la société. Habitez-vous une maison à vastes proportions qui vous prive des divers parfums d'une cuisine bien faite ? C'est un mal, le plaisir sans anticipation est à moitié perdu.

Une cloche sonne, c'est le déjeuner ; moment

délicieux, il faut beaucoup soigner le déjeuner ; c'est une époque dans la vie, la fortune ne sourit pas à un passant qu'une indigestion rend hargneux.

* *

Vous partez, je pars, nous entrons dans la fournaise ; c'est l'intelligence qui travaille, c'est la brutale intelligence qui se démène, qui s'agite, qui s'épuise.

Le cerveau ne peut diminuer sans danger la somme d'énergie nécessaire à l'estomac pour une digestion facile.

(Traité de Physiologie.)

Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es.

BRILLAT-SAVARIN.

* *

Es-tu un mangeur gourmand et malappris qui ne néglige aucune occasion de se remplir goulâment des choses les plus disparates, les plus incohérentes ? Je te classe : tu es de l'ordre des égoïstes brasseurs d'affaires dont les succès sont éphémères.

Es-tu un homme à goûts mesquins et sordides qui, seul au bout d'un comptoir, se fait donner une maigre portion de potage et une plus maigre quantité d'une boisson insipide ? Tu es l'homme incolore qui passera dans le monde sans y laisser de trace. Tes efforts couronnés d'un succès aussi maigre que tes lunchs se résoudreont en un rien que tes héritiers dissiperont en moins de temps encore qu'ils n'emploieront à te mépriser.

As-tu le respect de la convenance, l'intelligence des à-propos, le bon goût de l'esprit cultivé ? Ton lunch l'indiquera en ses menus suffisants mais non exagérés, en une composition dont les parties faciles à assimiler, laisseront libre ton cerveau capable, après aussi bien qu'avant, de percevoir les choses et de tirer parti des chances que le hasard ou ta volonté puissante aura fait naître. Tu es l'homme sur qui le monde peut compter, tu es l'homme dont nulle débauche ne perdra un innocent, dont nulle balourdise ne mettra en péril une entreprise en voie de succès.

Le lunch est une époque dans la vie où l'homme fait ou défait sa réputation.

* *

Mais le jour s'avance, les affaires se ralentissent, les bras se détendent, les préoccupations s'évanouissent. L'heure du dîner approche.

* *

C'est par l'estomac que la femme atteint le cœur de l'homme.

(La Sagesse des nations)

Et le dîner est une troisième époque dans l'existence, car le bonheur de la vie entière en dépend.

C'est à ce moment, mesdames, que vous faites la conquête de votre mari, conquête toujours difficile et qui, une fois faite, demande des soins constants pour assurer la possession. La chair est faible, le cœur inconstant, les tentations grandes.

Le dîner, l'heure critique qui unit ou déunit une famille, qui cimente ou brise les sympathies ; car, autour de la table, les confidences s'échangent, les projets voient le jour, les discussions perdent leur âpreté, les opinions s'émettent sans amertume, l'esprit s'ouvre aux idées larges et généreuses, les fautes se par-

donnent, les promesses sont faciles à obtenir.

Quelle responsabilité, mesdames, mais aussi quelle opportunité ! Votre mari a-t-il subi quelque échec dans le courant de la journée ? Est-il lésé dans son amour-propre ou dans ses projets ? Par vos soins, il oubliera tous ses ennuis et reprenant courage en même temps que la force, il vous devra son bonheur, vous y ferez le vôtre, et vous serez deux fois bénie.

En me lisant peut-être me croyez-vous matérialiste ? Non, je suis humain seulement et je me rends compte que Dieu a fait l'homme ainsi et pas autrement. Le travail exige une dépense de force vitale qu'il est de notre devoir de remplacer, ne pas le faire ce serait suicide. Le cerveau ne fonctionne bien que quand il est bien nourri. Un esprit sain n'habite qu'un corps sain.

Le dyspeptique, l'homme atteint d'une maladie quelconque de la digestion est capable de toutes les turpitudes, de tous les crimes. Ce n'est pas l'homme qui l'a voulu ainsi, c'est son créateur. Une vie bonne est le résultat d'une bonne santé ; la santé ne peut se conserver que par un choix sage des aliments. L'homme est doué de facultés morales qui subissent la réaction des facultés physiques.

L'homme ne se nourrit pas que de pain, il lui faut l'assaisonnement ; le corps humain est doté de sens et c'est en avoir le bon que d'en user. Il ne suffit pas d'un met succulent pour satisfaire, il faut aussi que la table soit bien servie, que tout y soit bien ordonné, qu'un soin intelligent rappelle au convive les précieuses qualités de la maîtresse de maison, en même temps que la vue, l'odorat et le goût invitent chez celui qui dîne l'appétit, sentinelle vigilante que Dieu a placée quelque part dans l'homme, pour sonner le tocsin d'alarme toutes les fois que la vie de son œuvre est en danger.

Malheur sur la femme qui ne saisit pas la portée de mes paroles, il lui faut un héros pour époux ; malheur sur l'homme qui ne sait pas dîner, car il a en lui la cause de ses misères et de celles de ceux qui dépendent de lui.

B***

ALLUSIONS ET CITATIONS LITTERAIRES

« ATTACHER LE GRELOT », expression empruntée à la fable de La Fontaine intitulée : *Conseil tenu par les rats*.

Ceux-ci, plus que décimés par le terrible Rodilardus, qui menaçait d'anéantir le peuple entier des rats,

Tant il en avait mis dedans la sépulture !
se réunissent pour aviser à un moyen de salut :

Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,
Attacher, un grelot au cou de Rodilard ;
Qu'ainsi quand il irait en guerre,
De sa marche avertis, ils s'enfuiraient sous terre,
Qu'il n'y avait que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen :
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : Je n'y vas point, je ne suis pas si sot ;
L'autre : Je ne saurais. Si bien que sans rien faire
On se quitta

Dans l'application, *Attacher le grelot* signifie faire le premier pas dans une entreprise difficile et hasardeuse.

M. Edmond Picard a toujours affectionné ce genre de sonnet, dont il fit jadis une brochure ; et les cyclistes l'ont adopté après lui.

Education et Instruction

Nous sommes à la veille d'une grande réforme dans notre système scolaire. Les uns appellent cela la réforme de l'enseignement primaire : ceux-là ont raison ; les autres nomment cette évolution, la réforme de l'éducation : ces derniers ont tort.

Il ne s'agit pas, à mon humble avis du moins, de toucher au régime éducationnel, et je fais une grande différence entre ces deux choses si essentiellement différentes : l'instruction et l'éducation.

On se plaint que la jeune génération est mal élevée. Je veux bien me ranger à l'avis de ceux qui formulent cette plainte, mais à la condition qu'on ne tendra pas à remplacer l'éducation par l'instruction, tout bonnement.

Il y a dans la confusion de ces deux mots, qui ont le grand tort de rimer parfaitement, une erreur funeste, si généralement commise, que je crois qu'il importe beaucoup à mes lecteurs, et plus encore à mes lectrices, de traiter le sujet avec tous les développements qu'il comporte.

Nous sommes des ignorants ! clament ceux qui réclament la réforme scolaire. Soit. Nous sommes des ignorants. Mais avant d'affirmer la chose, avant d'étaler cette honte nationale, il serait bon de s'entendre et de savoir exactement de quelle ignorance on veut parler.

L'éducation et l'instruction sont deux choses qui vont de pair, mais qui demandent des maîtres différents. L'instruction meuble la cervelle d'un enfant ; elle ne meuble pas son cœur, c'est-à-dire qu'elle ne le moralise pas.

L'enfant peut donc être bien instruit en même temps que mal éduqué.

Je vais essayer de me faire bien comprendre. Ouvrons les manuels scolaires et lisons :

— La grammaire est l'art de parler et d'écrire correctement, selon l'usage et les règles établies.

— L'arithmétique est la science des nombres.

— La géographie est la description de la terre.

Ainsi, on demande à un élève : qu'est-ce qu'une île ? — D'accord avec son manuel, il répondra hardiment :

— Une île est une portion de terre entourée d'eau de tous côtés.

— Qu'est-ce que l'histoire ? lui demandera-t-on encore. — L'histoire, répondra-t-il, est le récit chronologique des faits qui se sont accomplis depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours.

Je pourrais allonger indéfiniment les définitions de cette nature sans faire avancer la question d'un pas. Je m'arrête donc et je dis : Lorsque l'enfant aura convenablement répondu à toutes vos questions, lorsqu'il aura pénétré tous les secrets des manuels, cela le fera-t-il nécessairement respectueux envers ses parents, sincère, charitable, probe, bon, moral, honnête homme envers ses semblables ?

— Non.

Dès lors, il est évident que l'instruction ne moralise pas par elle-même, et qu'il est indispensable de donner aux enfants un éducateur en même temps qu'un instructeur, parce que toutes les connaissances humaines, seules, ne

peuvent imposer à l'enfant le respect de soi et celui des autres.

Une objection sérieuse se dresse :

« La conclusion que vous tirez, me dira-t-on, n'est pas légitime. La grammaire, l'arithmétique, la géographie, l'analyse logique, et tout le reste du petit bagage ne sauraient suggérer à l'enfant les choses qui doivent aller à l'âme. Les leçons de choses sont excellentes, mais elles ne sont guère de nature à éveiller la délicatesse des sentiments. Oui, sans doute, et nous le savons fort bien, mais l'instruction comprend aussi l'étude des philosophes et des penseurs, et il serait curieux d'entendre soutenir que les œuvres de ces grands maîtres sont impuissantes à moraliser. »

Cette objection sera juste le jour où l'on aura trouvé le moyen d'initier à la philosophie les enfants de six, sept, huit ou neuf ans.

On pourra, d'autre part, proposer la culture du cœur et de l'âme après l'épanouissement de l'intelligence. En d'autres termes, on fera l'éducation des élèves, après leur instruction.

C'est là un procédé, mais il s'agit surtout d'en considérer la valeur. Si vous ne tentez l'éducation d'un jeune sujet qu'après son instruction, vous risquez fort de vous heurter à ses mauvais instincts qui auront pris le dessus et permis à un enfant malléable de se changer en adolescent vicieux.

Il n'est pas douteux que quelques rares individus pourront, grâce à une haute instruction, à un commerce quotidien avec l'élite intellectuelle, avec l'élite sociale, policée, bien élevée et surtout bien réputée, acquérir une moralité relative et conventionnelle ; mais c'est l'exception.

L'étude sérieuse et prolongée des philosophes n'est salubre que parce qu'elle pénètre l'étudiant d'un esprit religieux et que les œuvres de la plupart de ces grands sages constituent autant de traités de morale.

On peut donc se rendre compte de la grande différence qu'il y a entre l'éducation proprement dite et l'instruction proprement dite. On se rend compte également que l'enseignement, pour être salubre, doit être général, c'est-à-dire être intellectuel et psychologique, tout à la fois.

Rien qu'avec l'instruction, c'est-à-dire avec le développement exclusif des facultés intellectuelles, on ne peut obtenir dès le bas âge la formation d'un cœur destiné à battre à l'unisson de celui des honnêtes gens. Il faut, de toute nécessité, autre chose.

C'est justement cet "autre chose" que l'on persiste à attribuer à l'instruction, tandis que les effets salutaires que l'on recherche découlent de l'éducation seule.

Voilà, malheureusement, où gît l'équivoque.

On persuade et on se persuade trop facilement que l'Etat est bon pour instruire et pour éduquer. Ceux-là qui pensent ainsi sont de bonne foi, sans doute, mais en pareille matière la bonne foi ne suffit pas. Il faut fermer la porte à toute équivoque et se garder de préconiser un expédient alors que la conscience des parents doit être tenue en éveil. Gardez-vous surtout de dire à ceux-ci qu'ils n'ont rien à surveiller, rien à reprendre, rien à corriger. Gardez-vous de leur dire qu'ils ont le droit de se désintéresser de leur mission, et que c'est à un ministère nouveau ou à un conseil caduc qu'il appartient de poursuivre ce double et inquiétant problème de la formation intellectuelle et morale d'un enfant qui devra demain être

un homme, un homme probe, un homme brave, un homme utile.

La société a des responsabilités, cela n'est pas douteux ; mais la famille en a de bien plus grandes, de bien plus lourdes, de bien plus imprescriptibles.

Ce qu'il faut s'efforcer de réveiller, ce sont les esprits plongés dans une sorte de léthargie morale qui étend le sommeil sur nos descendants. On se plaint moins dans les classes élevées de l'ignorance que de l'absence de tout sens moral chez la plupart des individus. Eh bien, cet absence de sens moral n'est pas le fait d'une instruction insuffisante, mais d'une éducation nulle, pour ne pas dire funeste.

Ce qui manque à nos enfants, à l'heure actuelle, c'est un enseignement fortifiant qui parle non seulement à l'intelligence, mais qui parle aussi et surtout au sentiment, au cœur, à la volonté ; un enseignement qui révèle, qui régénère, qui ose, sans subtilités, sans hypocrisie, sans liturgie encombrante, parler d'un Dieu rémunérateur et d'une âme responsable. En un mot, c'est l'éducation honnête et virile agissant de concert avec une instruction forte et morale.

C'est en vain que l'on alléguera que l'instruction moralise. C'est peut-être vrai pour ceux qui ne font pas de hautes études, mais pour les autres c'est faux. En effet, si un enfant a de mauvais instincts et si cet enfant est dépourvu d'instruction, son influence ne pourra s'étendre bien loin. Mais si vous cultivez cette intelligence, si vous en décuplez les énergies, et si, en même temps, vous négligez de la moraliser, vous obtiendrez un fruit gâté, une sorte de barbare civilisé, n'obéissant aux lois que par la force, et alors, dans la peau de ce phénomène, vous trouverez un jour, au lieu d'un délinquant vulgaire, un criminel de haute marque dont le fameux Durant offre un si piteux échantillon.

JEAN BADREUX.

(A suivre.)

Cherchez vous trouverez

Il ne faut pas chercher loin pour trouver le **Baume Rhumal** qui guérit les affections de la gorge et des poumons. 2



1604, rue Notre-Dame, Montréal

OFFICE DE PUBLICITE, DE TRADUCTION, DE CORRESPONDANCE, ETC.

Le TRAIT D'UNION ne sera pas seulement un journal destiné à servir d'intermédiaire entre tous ses lecteurs ; ce sera également une agence fondée en vue de faciliter, entretenir et multiplier les relations sociales, amicales, commerciales, d'affaires et autres.

Les personnes qui devront particulièrement recourir aux services du TRAIT D'UNION sont :

Celles qui ne savent pas écrire ;

Celles à qui un travail pénible fait trembler la main ;

Celles qui sont parfois embarrassées pour écrire à un supérieur, à un parent, à un ami,

à un fournisseur ou à un client plus instruit qu'elles ;

Les fiancés qui éprouvent quelque difficulté à exprimer leurs sentiments ;

Les employés de toute profession qui, bien que connaissant parfaitement leur état, sont embarrassés lorsqu'il s'agit de solliciter un emploi ;

Les contribuables qui ont une réclamation à faire aux autorités, ou une correspondance sur un objet d'intérêt général à publier dans les journaux ;

Les jeunes gens, les groupes, les sociétés qui, à l'occasion d'un mariage, d'une fête, d'une nomination, ou de toute autre circonstance pour laquelle il est d'usage d'offrir des félicitations collectives, désire présenter une adresse artistique ;

Les petits commerçants qui n'ont pas de commis et qui, faute de temps ne peuvent faire leur correspondance ou relevés de comptes ;

Celles qui sont appelées à porter une santé dans un banquet, ou à y répondre. et qui veulent se distinguer par un discours original et correct, etc., etc.

En un mot, tous ceux qui faute de connaissances, d'habitude ou de temps ne peuvent se livrer à ces travaux, s'adresseront en toute confiance au TRAIT D'UNION qui exécutera promptement d'une façon irréprochable et à un prix minime : *Lettres, adresses, pétitions, comptes, devis, inventaires, vérifications, soumissions, applications, pages d'album, poésies, chansons, acrostiches, épithalames, madrigaux, discours, toasts, corrections d'épreuves et de manuscrits, articles de journaux, contes, nouvelles, traductions, travaux calligraphiques, cartes de visite, menus, plans, dessins, impressions, etc., etc.*

SOUVENIRS D'ANTAN

En ce temps-là, je n'étais pas le cousin des Vanderbilt, je n'avais même qu'une parenté très éloignée avec les Rothschild ; mais par contre j'avais de la bonne humeur à revendre.

Or, je me promenais avec mon excellent ami Guillaume Meynne, compositeur de musique et second prix de Rome.

Mes jeunes contemporains Edouard Lassen, Léon Jouret, Jules Guillaume, et surtout Théodore Solvay, se souviennent seuls peut-être de ce brave garçon, plein de talent, mais d'une timidité aussi excessive que sa modestie.

Nous devisions d'art, après avoir remis nos montres à l'heure d'après le cadran de l'Observatoire, lorsque traversant la place Vésale — pardon ! la place des Barricades — je me rappelai soudain que deux artistes y demeuraient.

— Guillaume, dis-je à mon camarade, as-tu entendu Thérèse et Maria Milanollo, ces extraordinaires violonistes ?

— Non.

— Ni moi non plus... Mais voudrais-tu assister à leur prochain concert ?

— Certainement, mais le moyen ?

— Il est facile, prends un billet !

— Vous en parlez à votre aise (1). Les pièces de 5 francs, ces nobles étrangères, comme dit Murger, et moi, nous sommes un peu brouillés.

— Qu'à cela ne tienne. Il faudrait inventer quelque chose pour se procurer une entrée "à l'œil".

— Je manque d'imagination.

— Eh bien ! j'ai une idée, moi. Veux-tu me suivre ?

— Où ?

— Chez ces demoiselles.

— Vous les connaissez ?

— Pas du tout.

— Alors ?

— Nous ferons leur connaissance.

— Ce diable de Victor, il ne doute de rien.

— Mon cher, Virgile, dans l'*Énéide*, a dit : *Audaces fortuna juvat.*

— Vous savez le latin ?

— Pas le moins, mais je n'ignore pas que cela veut dire : "La fortune favorise les audacieux." Soyons audacieux et triomphons. Viens, et laisse-moi faire. Voici la maison où nos virtuoses sont descendues.

Et, tout ahuri, mon brave ami me suit, et je sonne.

Une grosse fille, dignes d'être portraiturée par Franz Hals, nous ouvre.

— C'est bien ici que demeure M. Milanollo ?

— Que, monsieur, dit-elle en nous laissant sur la marche d'entrée.

— Pourrais-je le voir ?

— Ça, je sais pas.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de vous en informer ?

— Formé ?

— Vous ne comprenez pas ?

— Non, monsieur.

— M. Milanollo est-il à la maison ?

— Oué, il joue de la musique avec Ufra Thérèse en Marieke.

— Allez lui dire que deux journalistes désirent lui parler.

— Journaliste ?...

— Zegt on' menhir dat'r twee heeren zijn van de gazett' die hem zau wille spreke.

— A la beun' heur' ça, je comprends...

Et nous ouvrant cette fois franchement la porte :

— Komt binne, mossieu... Entrez dans la kabenett'...

Et nous pénétrâmes en souriant dans une antichambre fort sommairement meublée.

Meynne, stupéfait d'être dans la maison des Milanollo, me demande ce que je vais dire.

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Vous avez un aplomb !...

— Parbleu ! si je n'en avais point ! Je tiens cette qualité de mon vieil ami Virgile, déjà cité. Rassure-toi, d'ailleurs, mon cher, M. Milanollo ne nous mangera pas. Il nous mettra vraisemblablement à la porte, mais... chut ! je l'entends. Attention et donne-moi bien la réplique.

Un petit homme enveloppé dans une robe de chambre peu élégante apparaît et nous demande d'un ton assez rogue ce que nous désirons.

Je m'incline et dis :

— Monsieur Milanollo, je suis le rédacteur en chef du *Moniteur des théâtres*, mon ami est le correspondant autorisé de la *Gazette musicale* et nous sommes tous les deux tellement enthousiasmés du merveilleux talent de vos adorables filles que nous ne rêvons plus qu'une chose, c'est de leur être présentés et de leur offrir l'hommage de notre profonde admiration.

J'avais débité cette tirade avec un aplomb... presque pyramidal.

Aussi, légèrement chatouillé dans son orgueil paternel, bien qu'il fût habitué à ces flatteries, M. Milanollo me dit :

— Comment donc, messieurs, mais avec plaisir ; seulement, mes enfants sont au travail, et leur toilette...

— Oh ! monsieur, nous serions d'autant plus honorés si ces demoiselles voulaient bien paraître en négligé... nous serions fiers de cette apparence de familiarité.

Alors, se dirigeant vers l'escalier, M. Milanollo se mit à appeler : — Thérèse ! Maria !

Aussitôt descendirent deux jeunes filles charmantes. L'une, Thérèse, l'aînée, à la figure grave et poétique, l'autre, la cadette, à la physiologie espiègle et souriante ; elles tenaient leur violon à la main.

— Mes enfants, voici deux messieurs journalistes qui désirent vous être présentés.

Les célèbres artistes, sans être aucunement effarouchées, firent une petite révérence toute

gracieuse et nous nous mêmes bientôt à causer.

Comme on s'occupait de musique, Meynne se sentant sur son terrain, se hasarda à parler et soutenait la conversation, lorsque je dis à Thérèse :

— On m'assure, mademoiselle, que vous avez un magnifique Stradivarius.

— Oui, monsieur, le voici.

Et pour nous convaincre, sans doute, la ravissante jeune fille tira quelques sons du superbe instrument.

Nous nous extasiâmes naturellement, et mon brave ami Meynne fit même ce compliment passablement amphigourique : que le chef-d'œuvre était d'autant plus beau qu'il obéissait à un archet sans rival.

Alors une idée *zwanzesque* me traversa le cerveau.

— Mon ami, dis-je, a tressailli en entendant ce magnifique instrument, car il compte le célèbre luthier parmi ses ancêtres.

— Vraiment ! s'écria M. Milanollo.

Meynne, pour le moins étonné d'apprendre qu'il descendait de Stradivarius, me regarda d'un air si terrible que j'ajoutai qu'il possédait un manuscrit de son illustre ascendant.

Pour le coup, c'était trop fort, et Guillaume allait me démasquer, lorsque la petite Maria s'écria :

— Vous viendrez demain à notre concert, n'est-ce pas ?

Aie ! aie ! nous voilà pris ! Comment sortir de là sans bourse délier ?

Meynne balbutia quelques mots inintelligibles ; mais Thérèse, insistant à son tour, j'interrogeai :

— Demain ! demain... n'est-ce pas samedi ?

— Oui.

— C'est que nous sommes attendus à Anvers, et nous ne serons peut-être rentrés qu'assez tard.

— C'est égal, dit M. Milanollo, donnez-moi vos cartes, je vous inscrirai au contrôle, et si vous êtes de retour, venez ; c'est le dernier concert que nous donnons à Bruxelles.

Non, on n'a jamais vu tête semblable à celle de mon camarade à ce moment-là ! Il était troublé à ce point qu'il eut une peine infinie à trouver une carte dans son portefeuille.

Ne voulant pas être trop indiscrets nous nous apprêtions à quitter la famille Milanollo, lorsque j'eus la rare impudence de demander à Thérèse si elle ne daignerait pas nous laisser sa signature en souvenir de la bonne fortune que mon ami et moi nous avions eue de causer avec elle.

Avec une bonne grâce tout enfantine, les deux charmantes violonistes que toute l'Europe a applaudies, écrivirent leurs noms sur nos cartes de visite.

Quand nous fûmes dehors, Guillaume était si enchanté du succès de notre hardie démarche, que lui, d'ordinaire si calme, si paisible, brisa à moitié sa canne sur mon dos en criant : — Sacré Victor, va !...

Le lendemain, nous eûmes la satisfaction de dire à M. Milanollo que nous avions pu nous échapper à temps d'Anvers, et nous assistâmes, d'une excellente place, au concert des célèbres virtuoses dans la salle de la Philharmonie.

Un article étourdissant parut dans le *Moniteur des théâtres*, où je collabore effectivement ; mais on ne vit rien dans la *Gazette municipale*, pour cette raison assez plausible, c'est qu'elle n'existait que dans mon imagination.

VICTOR LEFÈVRE.

En cour d'assises :

Le président. — Accusé, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ?

— Non, mon président. Faites pour moi comme si c'était pour vous !

Conclusion logique

La renommée proclame que le **Baume Rhonal** est un remède sans pareil. 25c la bouteille.

(1) Meynne, comme beaucoup de Flamands ne tutoyait personne.

FEUILLETON DU "TRAIT D'UNION"

—LES—

Meres Ennemies

PAR

CATULLE MENDES

6

LIVRE PREMIER

LA PATRIE, L'ÉPOUSE, L'ENFANT

XI

(Suite)

Ce fut un long silence. Elle ne bougeait point. Il ne se redressait pas.

Enfin il dit :

—Il le faut cependant.

Il marcha vivement vers la table. Il remplit le hanap et but ; il le remplit encore et le vida de nouveau.

Cela fait, il se rapprocha d'Élisabeth toujours pareille à une morte qui se tiendrait debout, et il parla d'une voix mieux assurée :

—Élisabeth, ne prolongeons pas ce supplice. Vous comprenez, maintenant, qu'une séparation légale est devenue nécessaire ! Elle importe à mon honneur et à votre repos. Si vous le voulez, elle existe dès à présent. Vous plaît-il de m'entendre ?

Elle ne répondit pas. Il poursuivit :

—J'ai formé une demande en divorce devant le tribunal de Varsovie. Il fallait la fonder, sans rien alléguer cependant qui pût entacher votre bonne renommée ; j'y ai réussi. Il fallait des témoins ; je suis riche, j'en ai eu. Il fallait aussi vous épargner les amertumes d'un procès ; j'ai fait établir, par une enquête habilement détournée, votre départ pour une destination inconnue. Je suis puissant, j'ai des amis auprès du roi, l'arrêt a été prononcé. Et le voici, Élisabeth.

Il tira de sa poche une paperasse, la tendit à madame Boleska, qui ne fit pas un mouvement.

—Sans doute, reprit-il, cette sentence rendue à votre insu est nulle. Réclamez, paraissez seulement ; nous sommes liés pour toujours. Mais signez la formule d'acquiescement que j'ai fait rédiger au bas de cet acte, expédiez l'arrêt approuvé au notaire terrestre de Grodno ou de Troki—Troki est plus voisin—et le jugement devient définitif, et nous sommes libres, madame ! Naturellement, la sentence vous assure la possession de la castellanerie de Mikalina et des villages qui en dépendent, héritage de votre père ; je ne conserve que Pruzani, qui m'a toujours appartenu ; et, en outre, je vous laisse votre fils.

Sur la table, il y avait un encrier de bronze, lourd et ancien ; la plume était une plume d'aigle blanc.

Il trempa la plume dans l'encrier, et revenu près de madame Boleska :

—Signez, Élisabeth, dit-il.

Elle leva les bras, les croisa sur sa poitrine. Elle répondit lentement, presque sans remuer les lèvres :

—C'est avec cette plume que mon père, le castellan de Mikalina, a signé l'acte de la confédération de Bar.

—Signez, madame.

Elle ne rouvrit pas les yeux, elle répondit :

—Non.

—Vous refusez ?

—Je refuse.

—Vous ferez révoquer l'arrêt ?

—Oui.

—Quoi ! dit-il, humilié, malgré l'aveu que je viens de vous faire, votre attachement fidèle...

Cette fois, elle le regarda.

—Comte André Boleski, vous vous en faites accroire ! Je ne vous aime plus. Mon amour ne vivait que de confiance et d'estime ; vous comprenez qu'il est mort.

—En ce cas, pourquoi ne pas signer ?

—Le divorce est un crime.

—Nos lois le permettent.

—Ma foi le défend. Qu'y gagnerais-je, d'ailleurs ? Me jugez vous femme à prendre un autre époux ? Je suis de celles qui meurent dans le lit où elles se sont données.

—Vous êtes de celles aussi qui ne savent pas endurer un outrage ! Songez qu'après le divorce mon amour pour une autre ne vous serait plus une offense.

—J'aime mieux être votre victime que votre complice.

—Ainsi votre orgueil s'accommodera ?

—Mon orgueil le cédera à mon devoir contracté devant Dieu ! Vous, vous retournerez à Varsovie ou à Pétersbourg, hélas ! Vous serez le citoyen déloyal à sa patrie, le mari déserteur du foyer, le père renégat de son fils ; eh bien ! moi, du moins, épouse obstinée, je maintiendrai, autant qu'il sera en moi, la fidélité à la République, à la maison, à la race, et je sauverai de vous même tout ce que vous ne pourrez pas en emporter d'ici.

—Vaines résolutions, madame ! Vous ne subirez pas sans révolte un abandon prolongé qui, aux yeux de votre noblesse, passera pour du dédain.

—J'étais presque accoutumée à votre abandon, maintenant je le désire.

—Si des rumeurs, méchamment chuchotées par vos voisins, par vos serviteurs, vantent votre rivalité, précèdent des aventures...

—Je n'entendrai pas.

—Si quelque jour elle passe devant vous, au bras de votre mari...

—J'embrasserai mon fils pendant qu'ils passeront, dit gravement Élisabeth Boleska, et c'est vous, lâches adultères, qui courberez la tête.

André Boleski secoua le front sous l'injure ; les plus faibles ont de ces sursauts ; et, la bile toute remuée :

—Ah ! vous m'insultez. Prenez garde.

—J'ai dit : "Lâche."

—Prenez garde ! je trouverai des forces dans la colère pour vous contraindre à m'obéir !

—Elles se rompent devant ma volonté.

—Peut-être ! vous êtes impérieuse et jalouse de vos prérogatives dans cette maison où vous avez commandé ? Il est des humiliations que votre fierté ne supportera pas.

—Menaces.

—Vous l'aurez donc voulu !

Il se tourna vers la haute porte d'entrée, entr'ouverte sur la terrasse du château.

—Holà ! qu'on vienne ! appela-t-il.

Rhodzko entra.

—Rhodzko, la comtesse vous a ordonné de rappeler les gentilshommes et les paysans qui sont venus ce matin à Mikalina ?

—Oui, Excellence.

—Vous ne tiendrez aucun compte de cet ordre.

La face d'Élisabeth, si pâle, s'empourpra.

—Désormais, continua le comte, vous n'obéirez à la comtesse que lorsque je l'aurai commandé.

—Oh ! monsieur, murmura-t-elle, la tête entre ses mains.

Il lui dit très bas :

—Vous pourriez être maîtresse dans votre maison.

Cependant Rhodzko s'était rapproché et saluait la castellane avec une déférence où se mêlait je ne sais quel apitoiement injurieux.

—Que dois-je faire, madame ?

Elle releva le front.

—Qui vous parle ? dit-elle. Obéissez à votre maître.

Puis se tournant vers André Boleski :

—Est-ce tout, monsieur ? Je me retirerai, si vous n'avez pas, en ce moment, quelque autre outrage à me faire.

Il se sentait vaincu, il était plein de honte ; la boue qu'il avait remuée lui tressautait à la face.

—Allez, madame, oui, allez.

—Je vous jure, comte André Boleski, que j'ai pitié de vous, dit-elle en poussant la porte avec un geste lent.

XII

Élisabeth l'avait dit : ce cœur d'homme n'était pas un cœur mauvais ; mais il avait cette bonté molle qui ressemble à la faiblesse et peut devenir la lâcheté.

Même il avait été grand jadis, ou avait pu le

paraître, tant il battait généreusement pour la liberté de la patrie et l'honneur de la maison.

Un vent de malheur écarta le comte de sa maison, l'éloigna de sa patrie. André Boleski n'était pas comme ces cèdres qui, transplantés de la terre natale, étonnent les cieux nouveaux par la persistance de leur fierté première. Sa grandeur s'abaissa, s'étiola, fut au niveau des tailles communes.

Il entendit, à Varsovie, que l'indépendance de la Pologne était désormais un rêve ; que, déchirée, ensanglantée, la République devait s'estimer heureuse de ne pas être morte tout à fait, consentir à son destin, s'accommoder de son irrémédiable défaite, et qu'ainsi elle serait tranquille dans son abaissement, aurait ses aises dans sa bassesse, à la condition, toutefois, de ne pas irriter ses vainqueurs et de se faire la favorite de la Russie, comme son roi Stanislas avait été le favori de Catherine.

Sa coutume d'être libre se révolta d'abord, mais peu longtemps. Ce qu'il entendait, il ne tarda pas à le croire, à le dire lui-même. Une nuit après quelque souper à la française, le castellan de Mikalina railla fort agréablement le panache grotesque de Pulawski à la poitrine de lion, et les grosses mains kosakes de Sawia, qui, d'un seul coup de poing, abattait un taureau.

En France, où il aperçut seulement le petit côté des choses, il s'éprit des vices frivoles qui lui jetèrent aux yeux leur poudre à la maréchale, et des hardiesses des philosophes, dont il ne retint que le rire ; dîna avec Lauzun, lut dix fois la *Pucelle*, conçut enfin une façon d'être qui n'exige ni moroses abstinences, ni sanglantes équipées, et qui peut s'affirmer par un haussement d'épaules. Il ne songeait plus qu'avec un sourire à l'église de Mikalina, où venaient prier, tout bottés, avec des bruits de sabres, les gentilshommes de Lithuanie, et à la comtesse Élisabeth Boleska, jouant du théorbe ou filant au rouet dans la salle basse du château.

Puis, à Pétersbourg, où l'impératrice le reçut avec distinction, il vit la princesse Sonya Ivanowna, qui était la parente d'un favori de Catherine ; et, parce qu'elle était futile et jolie, il lui appartint désormais

—Vous êtes marié ? dit-elle.

—Oui, dit-il.

—Eh bien, ne le soyez plus !

C'est pourquoi, encouragé par les lettres de Rhodzko, qui lui donnaient comme probable l'assentiment de la comtesse à une séparation définitive, il était revenu dans la castellanerie de Mikalina.

Pourtant, son cœur d'autrefois n'était pas si bien mort en lui, qu'il ne se fût serré devant le fier accueil d'Élisabeth Boleska ; quand elle eût quitté la salle, le comte demeura longtemps tête basse, sous le souvenir du méprisant adieu.

Il était près de la porte d'entrée ; il la poussa largement ; il vit les forêts et les plaines, tout ce qu'il possédait de la triste Pologne.

Dans ces bois, enfant, il avait joué, puis, jeune homme, songé, pendant que les bûcherons, émondant les vieux chênes, chantaient quelque mazurka sur les ducs Jagellons, rythmée par les sonores coups de hache.

Il regardait les champs où poussent les grains nourriciers, pères du sang qui coulera pour la patrie, et il retrouvait dans sa bouche le goût du froment de Pologne, qui avait renforcé sa virile jeunesse.

Le vent lui apportait, dans les odeurs de la terre et des feuilles, des souvenirs qui ressemblaient à des espérances ! Une cloche sonna, la cloche de la chapelle, claire, paisible, bleue dans le ciel, évoquant les anciens jours et vieilles prières.

En ce moment, un enfant, qui était entré sans faire plus de bruit qu'un petit oiseau qui marche, tira le comte par le pan de l'habit, et, tête aux boucles d'or tout rose de peur, avec un sourire qui s'effaroucha :

—Monseigneur, dit-il, est-ce vous qui êtes mon père ?

André Boleski le regarda, le devina, l'embrassa violemment.

(A suivre)

ACHATS, VENTES ET ECHANGES

11-A VENDRE une superbe fournaise nickelée ayant servi 4 mois. Hauteur 5 pi.-ds. Prix, neuve \$75,00. A vendre pour \$30 comptant. Pressé. Adresser offre à FINE, bureau du journal

28-A VENDRE un beau bicycle tandem occasion exceptionnelle. Prix avantageux. Ecrire au bureau du journal, à M. L., qui se rendra avec sa machine au rendez-vous qu'on lui fixera, à condition qu'on ne fasse pas une offre inférieure à \$50, le tiers de son prix

15-L La maison Paquette et Michaud, rue St-Laurent, No 241, expose un splendide piano. Singulier article, dira-t-on, pour une maison de nouveautés si connue pour ses élégantes spécialités! Et on aura raison de s'étonner. Cependant l'étonnement ne saurait se prolonger lorsque l'on saura que cet instrument de haut luxe est une prime offerte à tous les clients et acheteurs de la maison. En d'autres termes, quiconque fera une emplette dans la maison Paquette et Michaud, d'ici au jour de l'an, recevra autant de billets qu'il aura dépensé de piastres. Ces billets donneront droit de participation au tirage de ce piano, et l'heureux gagnant n'aura eu d'autre peine pour l'avoir que d'avoir eu la bonne inspiration de faire ses achats dans une des meilleures maisons de Montréal.

51-A VENDRE, d'occasion, une excellente carabine Winchester, n'ayant servi qu'une saison. C'est une arme excellente, de calibre 44, dont le magasin renferme 16 cartouches. Affaire exceptionnelle. Ecrire à Desnos, bureau du journal.

Hotel Riendeau

50-60 Place Jacques-Cartier MONTREAL

L'HOTEL RIENDEAU, l'un des meilleurs de Montréal, est situé au centre de la ville, à proximité des Banques, de l'Hôtel-de-Ville, du Palais-de-Justice, des bureaux d'affaires et des études d'avocats.

Le service est fait à l'américaine et à l'européenne; deux cents chambres confortables sont à la disposition des voyageurs.

Un bureau télégraphique est situé dans l'établissement, et les communications avec tous les points de la ville et de la banlieue sont des plus faciles.

Librairie FAUCHILLE

1712 Rue Ste-Catherine

En vente à des conditions spéciales: "Le Nouveau Larousse Illustré." Ce magnifique ouvrage se publie comme suit: Un fascicule toutes les semaines, ou une série comprenant 10 fascicules tous les deux mois et demi environ.

Une spécialité de modes françaises, principalement la mode Nationale, reçue tous les lundis, et qui donne toutes les semaines pour 5 cts le numéro un patron grandeur naturelle.

Toute personne qui prendra un abonnement de un an 6 mois ou 4 mois aura droit à 3 nos gratuitement.

Toutes commandes de Volumes exécutées à trois semaines d'avis.

PALAIS DE CRISTAL

1600 Rue Notre-Dame MONTREAL

A. CARTIER, Prop.

(Ancien propriétaire de l'Hôtel Central, St-Rémi, P.Q.)

VINS ET LIQUEURS DE PREMIER CHOIX

Diner à 25c—Cuisine Française

Table d'hôte et à la carte.—Repas à toute heure.

FRED. LAPOINTE

1551, Rue Ste-Catherine

MOBILIERS A LA PORTÉE DE TOUTES LES BOURSES

\$50 pour un ameublement complet: Set de Salon, Set de Chambre, Set de Salle à Diner et de Cuisine.

Sets de Chambre depuis \$9.00 jusqu'à \$250.

CHOIX IMMENSE.

Beauté, Qualité, Bon Marché, Conditions Faciles pour toute Personne Solvable.



1604, Rue Notre-Dame,

MONTREAL.

Les propriétaires du TRAIT D'UNION ont le plaisir d'annoncer qu'ils prennent des contrats pour toutes sortes de travaux de ville (jobs) depuis la plus petite carte de visite jusqu'aux plus grands placards et affiches.

Leurs prix défient toute compétition.

Les Livres,

Brochures,

Pamphlets,

Factums,

Journaux,

Circulaires,

Formules pour Avocats, Notaires, Huissiers, Etc.,

seront faits avec le plus grand soin, à la satisfaction de leurs clients.

On est prié d'adresser toute communication au

"TRAIT D'UNION"

1604, Rue Notre-Dame, - MONTREAL.

Le Trait d'Union

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PUBLIÉ PAR
Henri Roulland et George L. de Martigny, Props.
1604, RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

PETITES ANNONCES

TARIF :

50 mots au plus, 25 cents.

Nota.—La copie des Petites Annonces doit être remise au bureau du TRAIT D'UNION le mercredi à quatre heures après midi au plus tard.

Les personnes qui adresseront leur réponse à une annonce au bureau du journal, sont instamment priées, pour éviter toute erreur, de reproduire en tête de leur enveloppe, le numéro d'ordre de l'annonce placé à gauche de la case.

MARIAGES :

1—UNE jeune fille française, bien élevée, petite dot, épouserait un monsieur de 25 ans au moins, honnête, ayant une position modeste, honorable et sûre. Ecrire à MARGUERITE, bureau du journal.

2—UNE institutrice, 22 ans, jolie, de bonne famille, exerçant ses fonctions dans une localité sise à 20 minutes de Montréal, épouserait monsieur de 25 à 30 ans au plus, ayant une position sûre valant au moins \$600 par année. Ecrire à B.B.B., bureau du journal.

3—VEUVE, 35 ans, brune, petite mais bien de sa personne, honnête et bonne ménagère, 2 enfants : garçon 13 ans, fille 10 ans, ayant un petit revenu, épouserait veuf de son âge, sans enfants, ayant bonne conduite et un emploi fixe. Ecrire à ROGER, bureau du journal.

4—MEDECIN, 38 ans, bonne position, épouserait jeune fille ou veuve de bonne famille ayant situation sociale en rapport avec sa position. Ecrire No. 2000, bureau du journal.

8—JEUNE homme, 26 ans, très robuste, employé de commerce, \$600 par an, héritera de \$25,000, désire épouser jeune fille honnête et bien élevée ayant revenu pour ses toilettes. Ecrire à SYMPATHIQUE, bureau du journal.

16—UNE Américaine, divorcée, 33 ans, riche, bonne, mais volontaire, épouserait un Canadien-Français bien élevé allant à bicyclette. Cette dame parle très bien les deux langues. Ecrire à KERRY, bureau du journal.

18—UNE jeune fille, 22 ans, jolie et aimante, orpheline, ayant une légère claudication par suite d'un accident lointain, épouserait un brave garçon sans fortune mais non désœuvré. Ecrire à INA, bureau du journal.

19—UN garçon de trente ans, qui a toujours été malheureux, voudrait se marier dans l'espoir d'échapper à la solitude qui le fait souffrir. Il gagne \$1,500 par an dans un poste sûr. Ecrire à Z. O. Z. A., bureau du journal.

20—UN gai luron, 30 ans, sérieux à ses heures, se marierait volontiers, s'il en trouvait l'occasion. Il n'a pas d'idées arrêtées sur la personne, et prendrait la première gentille petite femme qui s'offrirait à lui. Toujours content est sa devise. Ecrire : VIVE LA JOIE, bureau du journal.

21—UN hôtelier, veuf, 42 ans, épouserait une femme veuve de son âge, sachant conduire une bar et capable de servir la clientèle. N'a pas d'enfants et voudrait que sa future fut dans les mêmes conditions. Ecrire à G. U., bureau du journal.

25—UNE jeune fille de 15 ans et 3 mois, trop jeune encore pour songer au mariage, voudrait être marraine d'une jolie petite fille qu'on nommerait Marcelle, à la condition que le parrain soit un joli garçon et un mari possible pour plus tard. Ecrire à MARCELLE, bureau du journal.

29—UN monsieur de 40 ans, ayant une bonne position épouserait une jeune fille de moins de 20 ans, même sans fortune. Ecrire à C. C., bureau du journal.

30—A YOUNG widow, Scotch, age 28, having lived in Montreal for seven years, would marry a bachelor or a widower without encumbrance, not older than 40. She can speak both French and German slightly. Address, Mrs. ELLEN, TRAIT D'UNION office.

31—JEUNE homme, 22 ans, fils unique, famille honorable et riche, désire épouser jeune fille ayant de la fortune. Ecrire à P. P., bureau du journal.

32—JEUNE fille, 24 ans, employée de commerce, épouserait monsieur qui aurait une position lui permettant de rester à la maison et de se consacrer aux soins du ménage. Ne tient ni à la jeunesse, ni à la beauté. Ecrire à ELLE, bureau du journal.

33—ORPHELINE, 19 ans, ni bien ni mal, mais douce et affectueuse, qui aura à sa majorité un revenu de \$400 par an, épouserait de suite un homme honnête et travailleur qui l'arracherait aux mauvais traitements qu'elle subit depuis 6 ans chez les parents éloignés qui l'ont recueillie à la mort de sa mère. Ecrire à RECONNAISSANCE, bureau du journal. Pressé.

34—UN photographe habile dans son art, 28 ans, très brun et réputation beau garçon, musicien, chantant agréablement, possédant un beau mobilier très complet, épouse ait une jeune fille brune, de 20 à 22 ans, honnête et disposant d'un petit capital suffisant pour monter un atelier de photographie. Affaire très sérieuse. Ecrire à X. Y. Z., bureau du journal.

36—CANADIENNE née aux Etats-Unis et y demeurant, 23 ans, orpheline, bien de sa personne, ayant un petit capital qui pourrait fructifier entre des mains habiles, épouserait un canadien-français résidant à Montréal, honnête et au courant des affaires. Ecrire à ROSANAH, bureau du journal.

38—UN jeune homme de bonne famille, sobre, pharmacien établi, désire épouser jeune fille bien élevée qui aurait revenu pour ses toilettes. Une jeune fille de la campagne serait préférée. Ecrire à PHILIPPE, bureau du journal.

39—VEUVE, 38 ans, jolie, excellente femme de ménage, rendue aux Etats Unis depuis peu et désireuse de revenir au Canada, épouserait veuf ou vieux garçon ayant position modeste mais sûre ; peut elle-même gagner sa vie. Ecrire à A. D., bureau du TRAIT D'UNION.

40—UNE toute jeune veuve, bonne cuisinière, épouserait un monsieur de 30 ans au plus, qui lui fournirait les moyens de monter une maison de pension qui parlerait avec une vingtaine de clients sûrs et solvables. Ecrire, A. R. Z., bureau du journal.

37—NOUS prions le jeune homme, employé dans une grande maison de détail de la rue Notre-Dame, qui a écrit à M....., de bien vouloir nous écrire ou de passer à notre bureau. Nous avons une communication importante à lui faire, et l'adresse qu'il nous a donnée rue G..... avec ses prénoms et nom qui commencent par E. G. est une indication insuffisante pour nous permettre de lui écrire en lui assurant la discrétion.

42—JE suis américain, habitant Urbana (Ohio), veuf, sans enfant, et je suis dans un commerce de gros et de détail bien payant. Désirerais épouser veuve ou fille âgée de 45 à 53 ans, ayant quelque fortune qu'elle consentirait à investir dans mon commerce pour l'augmenter, en qualité d'associé. Donnerais toutes les informations nécessaires dans ma première lettre. Adressez prof. SMITH, bureau du journal.

41—PHARMACIEN, 28 ans, de très bonne famille, désire épouser jeune fille bien élevée, de 20 à 25 ans. Ecrire à EDGAR, bureau du journal.

43—UN homme veuf, de 42 ans, sobre et aimant bien son intérieur, ayant un fils de 18 ans qui gagne bien sa vie, épouserait une veuve sans enfants ou dont les enfants seraient placés. Il a une position de foreman qu'il occupe depuis 12 ans et qui lui rapporte \$22.00 par semaine toute l'année. C'est une place sûre qu'il conservera toute sa vie. Proposition très sérieuse. Ecrire à FOREMAN, bureau du journal. On répondra à toutes les propositions.

44—UN jeune homme de bonne famille, âgé de 26 ans, épouserait une jeune fille jolie, bien élevée, qui ne saurait pas jouer du piano, ou qui s'engagerait formellement à n'en pas jouer à la maison. Ecrire à ALBERT, bureau du journal.

45—UN jeune médecin, 24 ans, bonne tournure, nouvellement établi dans une campagne à proximité de Montréal, épouserait une jeune fille d'une vingtaine d'années, gracieuse, bonne musicienne et possédant \$2,000. Ecrire à REXÉ, bureau du journal.

46—UN bon cuisinier français, 36 ans, veuf avec un petit garçon de 9 ans en pension. Ayant bonne conduite et quelques économies, épouserait demoiselle ou veuve sans enfant, ayant âge et position en rapport. Ecrire à MONCEL, bureau du journal.

48—ON recherche en mariage une jeune veuve possédant un capital d'au moins \$10,000. Ecrire à FELIX, bureau du journal. Affaire bonne et loyale.

49—VEUF, 37 ans, pas d'enfant, occupant une bonne position sûre et bien payante, désirerait épouser jeune fille ou veuve de 18 à 28 ans. Echangera photographies. Ecrire à J. P., bureau du journal.

50—UN jeune homme de 25 ans, à la tête d'une importante maison de commerce de Montréal, fondée depuis 6 ans, épouserait une jeune fille bien élevée, jolie, brune et ayant une dot en rapport avec la situation de l'époux. Ecrire à ERNEST, bureau du journal.

53—UNE jeune femme, veuve, 28 ans, blonde, grande, élégante, n'osant se dire jolie mais se le laissant dire, épouserait un avocat de 35 ans environ qui aurait à venir dans sa profession ou dans la politique. Ecrire à Petite Canadienne, bureau du journal.

57—UNE jeune italienne, 22 ans, très jolie mais sans fortune, se laisserait épouser par un honnête homme capable de la faire vivre. C'est une bonne ménagère, douce et bien décidée à faire le bonheur de son futur mari. Ecrire à L'EPITA, bureau du journal.

58—UN jeune homme de 26 ans, employé de commerce gagnant \$100 par an, épouserait jeune fille d'une vingtaine d'années ayant son ménage et \$500 comptant. Affaire très sérieuse. Ecrire à ALBERT D..., bureau du journal.

59—UN marchand général, établi dans un bon poste du comté de Terrebonne, épouserait veuve sans enfant qui ne dépasserait pas 35 ans. On irait aux références. Ecrire A. B. C. D., bureau du journal.

60—LE frère et la sœur, jeune homme 23 ans et jeune fille 19 ans, épouseraient volontiers une sœur et un frère. Pour entrer en relations, écrire au bureau du journal aux noms de PHILIBERT ou ALBERTINE, selon offre.

61—UN jeune homme 24 ans, instruit et pas trop mal de sa personne, possédant un petit avoir, et sur le point d'émigrer, resterait au pays s'il trouvait une honnête jeune fille qui voudrait peupler la solitude de son cœur. Ecrire à Z. Z., bureau du journal. Pressé.

52—VEUF, 51 ans, honnête, sobre, bon travailleur, cultivateur établi sur une bonne terre, dans une jolie campagne, désire épouser fille ou veuve sans enfant. Aimerait à se créer un intérieur sérieux, où la femme jouirait de tout le confort qu'elle mériterait. Si possible, on désirerait une femme avec un apport dotai, mais, au besoin, la grâce et l'esprit en tiendraient lieu. Ecrire à Valentin, bureau du journal.

54—CÉLIBATAIRE, 41 ans, petit, brun, beau garçon, spirituel et bon cœur, position officielle, unierait son sort à celui d'une demoiselle très blonde ayant un apport dotai. Ecrire à Lucien, bureau du journal.

55—JE suis une Canadienne de 21 ans, jolie, brune, orpheline depuis 4 ans, parlant l'anglais et le français, bonne chanteuse. Je voudrais épouser un jeune homme 25 à 30 ans, qui sera bon et tranquille, avec une bonne position. Ecrire à Mlle Armand, poste restante, Montréal.

DIVERS

A MESSIEURS les commerçants. Voulez-vous une publicité bien faite, intelligente et fructueuse, adressez-vous, pour la rédaction de vos réclames et de vos annonces au TRAIT D'UNION, 1604, rue Notre-Dame.

12—ESSAI gratuit de la vue, par J. Petit, opticien, 35 côte St-Lambert, Montréal.

13—LES huitres les plus fraîches se trouvent chez Jos. Poitras, au Petit Windsor, coin de la côte St-Lambert et de la rue St-Jacques. Dégustation sur place. Ouvert toute la nuit, ce qui facilite les gourmets qui veulent savourer les huitres à domicile et qui ont oublié de s'approvisionner durant la journée.

L EPROHON & L'EPHON, Libraires, 1629 rue Notre-Dame. Toutes les nouveautés littéraires.

L E BAUME RHUMAL est le spécifique souverain contre toutes les affections de la gorge. En faire l'essai une fois, c'est l'adopter définitivement. En vente partout, 25 cents.

22—ON désirerait connaître l'adresse d'un tailleur à façon, faisant les réparations. S'adresser ou écrire au bureau du journal.

47—ON demande un jeune homme actif, parlant les deux langues, et possédant \$250 pour les investir dans une affaire payante qu'il pourra surveiller. Ecrire à ROBERT BRUCE, bureau du journal.

L ONGUENT MAGIQUE guérit les maux suivants : les plaies de toute nature : brûlures, engelures, mal de herbe, mal de lèvres, touts d'ongles—Maux du nez et des oreilles, crevasses, hémorroïdes, ampoules, lèpre, etc. En vente chez tous les pharmaciens à Montréal. Prix 25 cts la boîte.

56—ON demande une bonne cuisinière ainsi qu'une bonne d'enfants pour aller dans une petite ville près de Montréal. Pas de lavage. Deux enfants seulement—le plus jeune a deux ans. Inutile de se présenter sans avoir de bonnes recommandations. Ecrire à Servante ou se présenter en personne au bureau du journal.

OFFRES ET DEMANDES DE CAPITAUX :

5—ON demande associé avec un apport de \$800, pour donner extension à un commerce d'articles de modes très demandés. Commerce exploité à Montréal avec succès depuis 4 ans. Ecrire à JULES 180, bureau du journal.

26—ON demande un commanditaire avec \$1,000 pour donner de l'essor à une entreprise payante et bien lancée. Cette somme, qui sera déposée en banque, restera sous le contrôle du commanditaire à qui on réservera de sérieux avantages, et il est probable que la moitié à peine sera employée. Ecrire à JACQUES, bureau du journal.